Une autobiographie linguistique pour interroger, resituer, dénouer la conflictualité relationnelle aux langues

Relier des langues perçues impossibles à concilier

Aude BRETEGNIER

Le Mans Université, France, CREN (EA 2661)

Résumé : L'« histoire de langues » présentée dans cet article a été reconstruite à partir de deux écrits autobiographiques produits par une étudiante plurilingue, et analysés, non seulement avec son consentement mais aussi avec son retour, ses commentaires. Le propos vise ici, d'une part, à restituer une biographie langagière en analysant le sens et les enjeux, la significativité sociale et identitaire dont le témoin, désigné dans le texte à partir des initiales DH, a investi et progressivement réinvesti ses langues les unes en relation aux autres, et, d'autre part, à montrer la force que peut produire l'explicitation autobiographique, dans la dynamique d'une histoire de langues vécues comme impossibles à concilier, d'un conflit linguistique complexe, avec lequel la réflexion engagée a ouvert la possibilité de résilier.

Abstract: The "languages story" presented in this article was reconstructed on the basis of two autobiographical writings, provided by a plurilingual student girl, and analysed, not only with her consent but also with her feedback and comments. The aim is, on the one hand, to present a language biography by analysing the meaning and the issues, the social and identity significance of which the witness, named in the text by the initials DH, has invested and progressively reinvested her different languages in relation to each other, and, on the other hand, to show the power that autobiographical explicitation can generate, in the dynamics of a history of languages, experienced as impossible to reconcile, of a complex linguistic conflict, with which the involved reflexion opened the possibility of resiliation.

Resumen: La "historia de lenguas" presentada en este artículo ha sido reconstruida a partir de dos escritos autobiográficos producidos por una estudiante multilingüe, y analizados, no sólo con su consentimiento, sino también con sus propios comentarios y análisis personales. El objetivo aquí es, por un lado, reconstruir una biografía lingüística analizando el sentido y los desafíos, la significación social e identitaria con que la testigo en cuestión, identificada en el texto con las iniciales DH, implicó y volvió a implicar progresivamente sus lenguas, unas en relación con otras, y por otro, mostrar la fuerza que puede producir la explicitación autobiográfica, en la dinámica de una historia de lenguas vividas como imposibles de conciliar, de un conflicto lingüístico complejo, en el cual la reflexión aquí emprendida ha abierto la posibilidad de hacer frente a ello.

1 Situer mon travail et le corpus sur lequel s'appuie l'analyse

Entre sociolinguistique et anthropologie du langage, mon travail s'intéresse aux imaginaires plurilingues en parcours de mobilités, vise à explorer et mieux comprendre, dans la singularité de trajectoires expérientielles diversement situées et historicisées, les idéologies qui forgent, et transforment, les construits relationnels aux langues, leurs impacts dans la vie sociolangagière des sujets. Je collecte et analyse des « histoires de langues » (Bretegnier, 2012, 2016a), interroge les statuts, fonctions et valeurs que des locuteurs et locutrices plurilingues confèrent à leurs langues, la significativité socio-identitaire dont ils et elles les investissent, les enjeux qu'ils et elles associent à leur pratique, leur appropriation, leur transmission, ou au contraire à leur non-pratique, non-appropriation, non-transmission, les unes en relation aux autres, dans l'évolutivité de leur biographie langagière.

L'histoire que je propose ici de partager, celle de DH, tient une place toute particulière dans mon travail, eu égard, à la fois à son mode et format de collecte, et à la temporalité de son traitement. Elle n'a d'abord pas été collectée par entretien, comme d'ordinaire dans mon travail, mais à partir de deux écrits d'« autobiographie linguistique », produits par cette étudiante américaine en mobilité internationale, en 2006 à l'université de Tours, au fil du suivi d'un de mes cours de sociolinguistique, dans lequel j'introduisais une réflexion sur le sens et les enjeux des rapports construits aux langues, dans la trajectoire biographique de locuteurs/locutrices en contextes de diversités et de contacts linguistiques, plurilingues.

S'étant emparée de cette réflexion, cette étudiante, DH, avait ainsi rédigé deux écrits, l'un très développé (écrit-1, 48 pages), le second beaucoup plus synthétique (écrit-2, 9 pages), qu'elle a souhaité partager avec moi, et qu'elle m'a autorisée à travailler à la manière de mes *histoires de langues*.

Les deux écrits n'ont pas la même teneur, l'écrit-2 est plus court, synthétise le premier mais aussi introduit une polyphonie particulièrement intéressante, revenant sur certains extraits du premier écrit, ou encore se référant à un journal intime rédigé depuis son arrivée en France, mettant ainsi en dialogue plusieurs voix personnelles, *elle* dans l'expérience, *elle* dans le récit, *elle* dans la synthèse réflexive et/ou dans l'après-coup de ce travail d'écriture.

Voici donc cette histoire, livrée ici à partir des mots de DH[1].

2 DH : l'enfance, entre famille et école

DH naît et grandit aux États-Unis d'Amérique, dans une petite ville de Pennsylvanie, quatrième d'une fratrie qui compte six enfants, « fille ainée », après trois grands frères, et avant deux sœurs, nées à sa suite. Les parents sont décrits comme « très stricts », « très autoritaires », et l'éducation fortement marquée par la religion, omniprésente au sein du foyer :

[1] À noter que les extraits cités sont exactement reproduits à l'identique par rapport aux écrits originaux. Seules les mises en gras, permettant de souligner certains mots ou expressions pour l'analyse, sont de mon fait.

Published in : BLONDEAU, Nicole ; POTOLIA, Anthippi (dir.), *Autobiographies langagières. Notions, formes, dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004857, doi : 10.17184/eac.9782813004857

> Mes parents […] sont très **stricts**, et très **autoritaires**. Il y a **mille règles** chez moi. Pour chaque **offense** ou **péché** que nous faisions, nous recevions une fessée. **Obéir** c'est tout de suite. Si nous sommes trop lente, c'est **désobéir**. Si nous oublions de faire quelque chose, c'est **désobéir**. Si je suis triste, et ma mère me commande de sourire et être contente, et je ne le fais pas, c'est **désobéir**. […] Pour une fessée, nous avons besoin de rester complètement figé, ou nous recevrons plus de coups. Si nous **pleurons** trop fortement, c'est plus de coups aussi, car ça montre un **manque de contrôle**. (écrit-1, p. 13)

Obéissance immédiate, absolu contrôle de soi, tout manquement aux nombreuses règles édictées pour le quotidien constitue une « offense », un « péché », donne lieu à punition corporelle, en référence constante à la religion :

> **Toute ma vie**, j'ai entendu comment Dieu est fâché avec les pécheurs tous les jours, comment l'enfer est horrible, comment **je mérite d'aller en enfer** même pour un seul péché. (écrit-1, p. 21)

J'ai mis près de 10 ans à faire aboutir une première analyse de cette histoire sociolangagière, au vu de la complexité qui m'y apparaissait, de l'enchevêtrement des figures de « conflictualité relationnelle aux langues » (Bretegnier, 2016b, 2020a, 2020b) qui la marquent, entre auto-odi (*cf.* point 3) et insécurité linguistique, mais aussi de toute la réflexivité qui, jaillissant du conflit, amorce un parcours de recomposition, de reconciliation plurilingue :

> **La Bible est infaillible**, il ne faut pas le questionner. Si tu le fais, tu es non-croyant, qui est un péché, et tu va à l'enfer. […] Il faut prier sans cesse. Mais **les femmes ne peuvent pas prier à l'église** chez moi. Elles doivent être silencieuses, elles doivent écouter les prières de l'homme […] obéir à leur mari […] parce que dans le jardin d'Eden, **c'est la femme qui a mangé le fruit** ; elle est facilement **trompée**, elle fait des **décisions avec ses émotions** et non pas avec son cerveau. **Son cerveau ne sert pas à grand-chose**, parce qu'elle va passer le reste de sa vie à la maison avec ses mille enfants. (écrit-1, p. 21)

Sa mère est la première à défendre la différence inégalitaire entre les hommes et les femmes, pour lesquelles, selon elle, l'éducation n'est pas une priorité :

> **Pour ma mère, l'école n'est pas très importante pour les filles.** C'était une énorme bataille pour moi d'aller à l'université. Ma mère pense que la femme devrait être à la maison, faire des lessives, avoir un jardin, cuisiner et avoir beaucoup d'enfants. […] **ça cause tant d'arguments** entre nous **que mon père nous a interdit de parler d'éducation**. (écrit-1, p. 2)

Published in : BLONDEAU, Nicole ; POTOLIA, Anthippi (dir.), *Autobiographies langagières. Notions, formes, dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004857, doi : 10.17184/eac.9782813004857

Entre DH et sa mère, la question de l'école et de son importance constitue un point de désaccord majeur qui crée beaucoup de disputes, mais ici, au sein du foyer, c'est par l'imposition du silence, par le père, que se règle le conflit.

Elle, DH, a « toujours adoré » l'école :

> **J'ai toujours adoré aller à l'école**. Quand j'étais petite, **je ne pouvais pas attendre de commencer**. J'étais toujours très curieuse, j'adorais **toujours apprendre**. Dès le début de l'école je me suis **sentie valoriser**. Mes maîtresses ont dit que j'étais un élève modèle, et un plaisir d'avoir en classe. […] c'était **tellement bizarre** pour moi parce qu'à la maison il n'y avait jamais de compliment, si on réussit quelque chose il faut remercier Dieu, **être fière c'est pécher**. (écrit-1, p. 19)

En contraste des valeurs instaurées à la maison, l'école ouvre à DH un lieu de valorisation et de reconnaissance, où la fierté associée à la réussite peut s'éprouver sans culpabilité.

DH thématise l'école en tant que « paradis » : « [un « mauvais élève »] il ne comprenait pas que **l'école est le paradis** » (écrit-1, p. 19). À l'opposé de ce qui se passe à la maison, l'école est investie comme lieu de reconnaissance, mais aussi de liberté, de transgression, apprendre produit une émancipation, jusqu'à devenir symboliquement vital « comme manger et boire » :

> **J'ai excellé à l'école**. Même si **j'étais nulle à la maison**, j'étais **brillante** à l'école. Mes maitresses **m'encourageaient énormément**. […] Je ne pouvais pas être plus contente. Je me levais **la nuit en cachette** pour travailler encore. Plus j'étais brillante, plus j'ai reçu des autocollantes, des sourires, des appréciations sur mes examens. J'ai **appris de plus en plus vite**. Pour moi, **apprendre était comme manger et boire**. Je n'étais **jamais puni** à l'école, tout le monde pensait que j'étais un ange […] ma mère était très frustrée : « pourquoi tu es **si bien** à l'école et **si mauvaise** à la maison ? Tu sais ce que ça s'appelle ? **L'hypocrisie** ». (écrit-1, p. 20)

On voit dans le discours de DH les oppositions, le clivage qui se produit entre famille et école : « nulle/brillante », mais aussi, *entre* les ressentis de valorisation et de reconnaissance, moteurs de forte motivation, d'affirmation d'un droit d'apprendre, et même, « d'exceller », *et* le jugement maternel, « si bien / si mauvaise », un ange *ou* … « l'hypocrisie », dénoncée pour minorer la différenciation-émancipation à l'œuvre dans la relation investie à l'école.

3 Et les langues dans tout ça ?

Dans le suivi de mes cours de sociolinguistique (2006), DH était longtemps restée en retrait, à l'écoute, en silence, jusqu'à ce que se prononce le terme d'« auto-odi » (Ninyoles, 1969 ; Garabato & Colonna, 2016), en son sens de conflit sociolinguistique,

Published in : BLONDEAU, Nicole ; POTOLIA, Anthippi (dir.), *Autobiographies langagières. Notions, formes, dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004857, doi : 10.17184/eac.9782813004857

de haine et de rejet de sa langue maternelle, ce qui la fit réagir, s'identifier, affirmer que c'était son cas : « détester sa langue maternelle, l'anglais ».

L'anglais, la langue de la famille et de l'école, sa première et unique, mais aussi langue officielle du pays, n'a pourtant rien d'une langue minoritaire ou minorée… Mais sous cette langue s'en cache une autre, celle de sa mère, d'origine suisse-allemande, arrivée allophone aux États-Unis, à 28 ans, dans le cadre d'un championnat sportif international, qui avait là rencontré son père, tout quitté/arrêté pour se marier :

> Sa langue maternelle est le **dialecte suisse allemand**. Elle parlait **l'haut allemand à l'école**, mais pour elle **ça reste la langue de scolarisation**. Elle **ne parle plus couramment** le français ou l'italien, mais elle peut se débrouiller assez bien à l'oral. Elle m'a dit que son école était un bâtiment avec une seule salle […] Elle m'a dit qu'à l'école elle avait des examens sur le repassage et la couture. **Elle n'aime pas lire, elle déteste l'histoire**, et elle n'est pas très bien en math. Elle m'a dit qu'**elle n'aime pas apprendre des langues**, mais le contexte de sa vie l'a poussé à le faire. (écrit-1, p. 3)

Sa mère avait donc grandi en situation de contacts linguistiques diglossiques, et on voit bien cette hiérarchisation dans les catégories de langues employées, « haut allemand » *vs* « dialecte ». DH évoque aussi l'appropriation informelle d'autres langues, le français, l'italien, circulantes dans l'espace suisse, qu'elle savait parler du fait de contacts au quotidien, mais sans « aimer apprendre les langues », simplement *parce que* « le contexte la poussait à le faire ». On lit aussi, dans les mots, une appétence faible de sa mère pour les savoirs scolaires, une appropriation limitée de la langue « haute », qui « *reste* la langue de scolarisation » (et pas au-delà). L'anglais, depuis son arrivée aux États-Unis, est sa dernière langue, dont DH décrit l'appropriation comme opérée sur un mode exclusivement « informel », oral, et presque strictement familial, avec le père : « Elle a appris tout son anglais de lui [le père] et des situations informelles » (écrit-1, p. 3).

Sa mère venue d'ailleurs était donc plurilingue, ce dont DH, enfant, se sentait « fière », mais il est aussi question de « honte » :

> Quand j'étais petite, j'étais **fière de ma mère** parce qu'elle parle **tant de langues**. Mais j'avais **honte** de ces **fautes d'anglais**. J'étais **embarrassée** que j'avais besoin d'**écrire toutes les lettres pour l'école moi-même**. Ma mère a **seulement signé** mes excuses d'absence. Elle ne sait **pas écrire** en anglais : elle **devine** l'orthographe de tous les mots et elle **mélange** la structure des phrases. Ça **me gêne beaucoup** de voir un message qui est **horriblement écrit**. […] ça me gêne aussi d'avoir besoin de **lire des choses pour elle** dans le supermarché parce qu'elle a « **oublié ses lunettes** ». (écrit-1, p. 2)

Honte des fautes de sa mère, on voit ici la problématique d'illettrisme qui se rejoue en anglais, et le relai linguistique assuré par DH en tant que fille aînée, protectrice au quotidien de la « face » (Goffman, 1967/1974) de sa mère, malgré elle, complice de ses stratégies de contournement (« oublier ses lunettes ») :

Published in : BLONDEAU, Nicole ; POTOLIA, Anthippi (dir.), *Autobiographies langagières. Notions, formes, dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004857, doi : 10.17184/eac.9782813004857

> Ses **expressions idiomatiques** et ses **fautes** de prononciation m'ont **embarrassé** quand j'étais petite. Par exemple […] ma mère dit *pope* (le pape) pour *pulpe* (la pulpe). Alors, je croyais que la pulpe dans le jus d'orange était quelque chose que seulement les catholiques buvaient. Quand la mère d'une de mes amies m'a demandé si je voulais de jus d'orange avec la pulpe, j'ai dit « non merci, je suis protestante ». **J'écris ces histoires parce qu'ils sont drôles mais il y a d'autres plus honteuses**. Il y a une pléthore de mots que **j'ai appris avec son accent** aussi. Quand je les ai dit en publique, soit tout le monde riait, soit personne ne savait ce dont je parlais. C'était horrible parce que je ne savais jamais quand je dirai un mot qui n'existait pas vraiment en anglais, ou quand une idée serait « juste une expression » et pas littéralement vraie. J'ai fait une **association avec le suisse-allemand et le manque d'éducation. Ma mère faisait des fautes d'anglais et je les ai copié**, qui m'a fait ressentir **ridicule** devant les gens. Ma mère ne **pouvait jamais m'aider** avec mes devoirs. **Elle ne sait pas écrire** en anglais et lit très peu (écrit-1, p. 2, suite)

L'« association » opérée par DH entre le « suisse-allemand » et le « manque d'éducation » montre son appropriation des idéologies de minorisation, des stigmates opposant les langues en termes de valeurs. On voit aussi la conflictualité *inter*linguistique qui marque l'expérience langagière de l'enfance, en anglais, premier et principal vernaculaire et référent d'entrée dans le langage, langue source mais incertaine, dans la compétence approximative de sa mère, qui introduit de l'altérité dans le rapport construit à l'anglais.

Honte des fautes de sa mère, de son *anglais pas vraiment anglais*, des traces, dans la pratique, de cette *autre* langue, non dite, non transmise, que DH minore, mais aussi regrette, dont la non-transmission pose une question identitaire profonde :

> Le suisse allemand est la langue maternelle de ma mère, mais **elle ne me l'a pas appris**. Au fond de moi, **je ressens ce manque de transmission comme une rejection** : elle ne m'admet pas dans le monde d'où elle vient. La langue crée une vraie **barrière** qui m'empêche de faire partie de sa (ma ?) famille suisse. Ma mère me parlait très peu de la Suisse, de sa jeunesse, de sa famille, ou de sa langue […] en me **coupant** de son passé, de son monde, et de sa langue, **elle me coupe d'elle-même**. […] Quand j'étais petite, je lui demandais toujours de me raconter des histoires de quand elle était petite aussi […]. Je voulais savoir si j'étais **similaire d'elle**, si **j'appartiens d'elle**. […] J'adorais quand elle me chantait en suisse allemand […] **Je tiens à ces deux chansons**, moitié oubliées maintenant, **comme elles pouvaient sauver ma vie**. J'essai tellement de me souvenir les mots, mais ils se mélangent et devient flous. Ces **fragments de souvenirs sont mes seules racines maternelles ; je ressens comme un être sans ancre**. (écrit-2, p. 1)

On a ici un double sentiment, de norme floue et de frontières linguistiques incertaines, ET de clivages, de langues séparées, le suisse-allemand étant à la fois refusé à la

Published in : BLONDEAU, Nicole ; POTOLIA, Anthippi (dir.), *Autobiographies langagières. Notions, formes, dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004857, doi : 10.17184/eac.9782813004857

transmission et constamment à l'œuvre dans la pratique (de sa mère et d'elle-même) de l'anglais. La non-transmission est vécue comme une « rejection » (on peut noter l'anglicisme), une « barrière », une « coupure », une frontière instaurée, une rupture du point de vue de la filiation identitaire et des possibilités de s'identifier, un ressenti de racines coupées, « comme un être sans ancre ».

3.1 « Alors l'anglais, pourquoi je le déteste »

> L'anglais est ma langue maternelle mais je **n'aime pas** le parler. J'ai **du mal à penser** en anglais aussi. […] (écrit-1, p. 5)

Ainsi l'auto-odi affirmé par rapport à l'anglais langue maternelle, doit plutôt se comprendre dans la relation qui s'y joue à *l'autre langue*, celle, non-transmise, de sa mère, mais aussi *son anglais* en tant que mère, sa compétence-pratique anglophone, pour DH principale, sinon unique, variété source de transmission et d'appropriation langagière, au sein d'une cellule familiale très peu ouverte sur l'extérieur et fortement genrée, dans un réseau sociolangagier restreint.

La conscientisation et le ressenti que son vernaculaire ordinaire n'est pas *toujours* l'anglais *des autres*, que son anglais peut la faire apparaitre *étrange*, et l'altérité ainsi introduite dans le rapport construit à l'anglais, produit de l'insécurité linguistique, que l'école, espace d'ouverture mais aussi de norme, parviendra progressivement à sécuriser.

Mais ces conflits sociolinguistiques ne sont pas les seuls motifs de la haine et du rejet exprimés. Il faut aussi dire, ici, que l'enfance de DH est marquée par un très lourd secret familial, contenu et « réglé en famille », par rapport auquel avait été posé un infranchissable interdit d'en parler :

> Le message de me taire était tellement fort que je me suis dite : **Si c'est mauvais d'en parler, ça doit être mauvais d'en penser aussi**. J'ai supprimé tous mes souvenirs. C'est la première fois dans ma vie que je me permets de penser de cela. (écrit-2, p. 6)

Cette imposition rejouant pour DH, celle vécue dans la rupture de transmission, fait, pour elle, de l'anglais, une langue du « contrôle », de l'interdit mais aussi du « mensonge », produit une image de langue « détestée », qu'elle a envie de « vomir » :

> **Alors l'anglais, pourquoi je le déteste ?** Je vais « **vomir** » encore : je **déteste** parler en anglais parce que c'est un **langage de contrôle**. Je n'avais pas le choix de l'apprendre. C'était forcé pour moi comme tout le reste des choses forcées dans ma vie. J'ai l'impression que tout ce que j'ai jamais cru est un **mensonge. Je déteste l'anglais parce qu'il est si faux. Je peux le parler parfaitement maintenant**. Mais je ne peux pas dire **ce qui est important à moi. Je ne peux pas** exprimer mes émotions. (écrit-1, p. 36)

Published in : BLONDEAU, Nicole ; POTOLIA, Anthippi (dir.), *Autobiographies langagières. Notions, formes, dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004857, doi : 10.17184/eac.9782813004857

3.2 Le français, d'abord imposé

À 13 ans, au collège, le français est sa première langue étrangère. Elle aurait préféré « faire de l'espagnol pour être avec [sa] copine » (écrit-1, p. 40), mais ce n'était pas le choix de ses parents. Les premières années d'apprentissage sont très démotivantes :

> Mon prof de français était **horrible**. Elle a un **accent horriblement américain**, je **n'ai jamais même entendu** la façon de prononcer le « r » jusqu'à ce que je sois allée en Suisse. Ces cours de français étaient un gaspillage de temps. **Après cinq ans, je pouvais écrire** un paragraphe de 150 mots pour me décrire. **Je savais** le présent, le passé composé, et l'imparfait. Je savais **des listes de vocabulaire**. Je savais colorier les phrases du texte pour **répondre aux questions, même si je n'ai pas compris le sens**. Je ne savais pas du tout **où il faut mettre les accents – elle nous a dit qu'ils n'étaient pas importants**. (écrit-1, p. 40)

Il est intéressant de noter que la première expérience d'apprentissage du français rejoue un peu, autrement, la problématique de langue-source incertaine, à propos de l'accent (« horriblement américain »), mais aussi *des accents* à l'écrit, dont l'enseignante, pour masquer son incompétence, masque leur importance.

Mais la relation au français va prendre une toute autre tournure.

3.3 Un média de communication qui devient un maillon identitaire

À 17 ans, DH part pour la première fois en Suisse, seule, « rencontrer sa famille » :

> Je suis allée en Suisse pour la première fois quand j'avais dix-sept ans. Je voulais **rencontrer ma famille** suisse et voir les endroits où ma mère a grandi […]. (écrit-2, p. 1)

Avec sa famille suisse, se pose la question de la langue de communication. Eux parlent suisse-allemand et allemand, qu'elle ne parle pas. Ils parlent aussi un peu anglais.

> Mon oncle X et sa famille **m'ont parlé en anglais**. Je me suis ressentie tellement **stupide, immature, et en insécurité**. Je ne savais pas quoi dire, j'étais **très mal à l'aise**. Ils ont simplement essayé de me mettre à l'aise en parlant ma langue maternelle, mais c'était **horrible pour moi**. (écrit-2, p. 9)

Sa famille suisse essaye de lui parler anglais ce qui la met profondément mal à l'aise, et soulève la question de la transmission linguistique non accomplie :

> Mes oncles ne comprennent pas **pourquoi ma mère ne nous a pas appris le suisse allemand**. Je **prétendais de comprendre beaucoup plus** que la réalité pour **la protéger**. […] Je suis **une fausse suissesse**. Je ressens **illégitime non seulement comme locuteur**, mais comme **fille de ma mère**. (écrit-2, p. 1)

Published in : BLONDEAU, Nicole ; POTOLIA, Anthippi (dir.), *Autobiographies langagières. Notions, formes, dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004857, doi : 10.17184/eac.9782813004857

L'« incompréhension » manifestée par sa famille suisse pose une question à la mère (pourquoi n'a-t-elle pas transmis ?) qui passe ici par DH, dont la non-compétence *dit* la non-transmission, ce qui rejoue pleinement pour DH la problématique d'illégitimité identitaire. Elle met aussi en même temps immédiatement en place, comme quand elle *écrivait à la place de sa mère*, une stratégie de protection par le masquage : elle feint de comprendre beaucoup plus qu'elle ne comprend effectivement, ce qui lui permet de déplacer la responsabilité de : *sa mère n'ayant pas transmis*, à *elle, ayant oublié :*

> Mais je **prétende vachement bien**. Il y a **beaucoup de mots semblables entre le suisse allemand** et **l'anglais** [...]. En général je sais déjà ce qui s'est passé pendant la journée, alors je peux **deviner** ce dont tout le monde parle [...] Tout le monde est **super content**, ils pensent que **le suisse allemand** que ma **mère** m'a enseigné **revient**. (écrit-1, p. 35)

Elle met ainsi en place des stratégies d'accès au sens, notamment par contextualisation, lui permettant de feindre, raconte que cette *feinte de transmission* a toujours constitué une mise en scène familiale, un donné à voir à l'extérieur, une spectacularisation (Gardy & Lafont, 1981) :

> Même mon père parle en suisse allemand quand il y a des invités pour **continuer la ruse** qu'on parle la suisse-allemand chez nous. Mais **ce n'est pas du tout vrai**. (écrit-1, p. 36)

En Suisse, dans cette problématique communicationnelle familiale (en quelle langue se parler ?), le français survient comme possible, puis comme langue clé :

> **Mon oncle m'a demandé si je préférais de parler en français**. J'ai dit oui, et la minute que nous avons changé de langues, **c'était formidable**. Toute à coup, j'étais **confidente**, je **savais quoi dire** pour faire tout le monde rire, je pouvais parler de mes études et ce que je fais en France. (écrit-2, p. 9)

Le français est ainsi fonctionnellement investi comme véhiculaire de communication, mais aussi comme langue d'inscription en filiation, *maillon* identitaire *manquant* qui permet de compenser-contourner la rupture, de « franchir la barrière » :

> **Parlant le français me donne les racines qui me manquaient**. C'est le moyen que j'ai utilisé pour **franchir la barrière langagière et me connecter** à ma famille suisse. C'est **la langue dans laquelle j'apprends les histoires suisses** que je voulais de ma mère. Mais elle crée aussi des **nouveaux racines** : Quand je parle en français, chaque mot est lié à une histoire. Je me souviens la personne qui me l'a dit pour la première fois, ou le livre que j'étais en train de lire. Disant des mots en français évoque tout ce que j'aime, c'est comme un couverture chaleureux qui m'entour. » (écrit-2, p. 3)

Published in : BLONDEAU, Nicole ; POTOLIA, Anthippi (dir.), *Autobiographies langagières. Notions, formes, dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004857, doi : 10.17184/eac.9782813004857

Cette expérience amorce pour elle son appropriation linguistique et identitaire du français, qui permet un détournement et des retrouvailles :

> J'ai trouvé ma propre langue pour **remplir le trou créé par l'absence** de suisse allemand. J'utilise le français pour **(re)construire mon identité**, pour me connecter à ma famille suisse, et tout simplement pour aller vers « l'autre ». Je l'aime tellement parce que c'est différent que tout ce que je connais. J'ai ouvrit grand mon cœur à tout ce qui est autre. […] Le français est devenu **ma langue intime**, un type de **langue maternelle substitue pour comprendre qui je suis**. C'est vraiment la langue dans laquelle je me suis découverte […]. J'ai décrit le français comme : « *ce lait de mots qui coule sur ma langue* »[2]. […] Pour moi, il représente la chaleur, le confort, et **l'acceptation maternelle que je n'ai pas ressenti** comme enfant. (écrit-2, p. 2-3)

L'investissement du français, on le voit, est fort et fortement idéalisé. Il devient cette langue « substitue pour comprendre qui je suis », qui « remplit le trou créé par l'absence » de l'autre langue, une *langue-fenêtre* par laquelle se regarder autrement, se réfléchir, se réinventer.

3.4 « Vivre entièrement en français »

Au moment où elle écrit ces mots, DH est enfin parvenue, plusieurs années après ce premier séjour suisse, à réaliser son rêve de séjourner pour ses études en France, de « vivre entièrement en français ».

En France, elle perçoit que son rapport à l'anglais évolue, que l'altérité s'explicite, se renforce, « l'impression » d'« une langue étrangère » :

> Au début, **c'était très bizarre** de le parler [l'anglais] en publique. J'avais **l'impression de parler une langue étrangère**. Les **mots ressentis étranges** dans ma bouche. C'était comme un **ami que je connais il y a longtemps**, mais qui je n'ai pas vu depuis longtemps. (écrit-2, p. 5)

Ne plus parler anglais est aussi affirmé comme choix :

> Au début, **je ne parlais jamais** en anglais. Je **ne voulais pas**, je **ne pouvais pas**. (écrit-2, p. 8)

… incapacité et/ou rejet, blocage par rapport à l'anglais :

> L'anglais est ma **langue maternelle** mais **je n'aime pas** le parler. […] J'ai du **mal à penser** en anglais aussi. Si quelqu'un me demande comment dire

[2] Citation de l'écrit-1.

Published in : BLONDEAU, Nicole ; POTOLIA, Anthippi (dir.), *Autobiographies langagières. Notions, formes, dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004857, doi : 10.17184/eac.9782813004857

> quelque chose en anglais, parfois, **je ne peux pas** répondre. Je sais que je sais la réponse mais c'est **tout bloqué** et je n'arrive pas **à trouver les mots**. (écrit-1, p. 5)

Au téléphone, avec ses parents, le dialogue est entravé, l'anglais, à nouveau, *bloque :*

> Une fois, ils m'ont appelé quand j'étais à Marseille sur la plage. Je les ai écouté, mais quand j'ai du répondre, **les mots sont venus, je les ai ressenti dans mon gorge et sur ma langue**, mais ils ont arrêté avant de sortir ma bouche. C'était **un grand embouteillage dans ma bouche**. (écrit-2, p. 7)

Vivre entièrement en français produit ainsi une distanciation forte à l'anglais, dans la pratique qui se bloque, dans les ressentis de « langue étrangère », et renforce dans un premier temps l'opposition construite entre les langues.

Le français, investi comme langue identitaire, est maintenant vécu comme une langue vitale :

> Quand je suis retournée aux États-Unis pour trois jours pour le mariage de mon frère, j'avais **une ache dans mon ventre pour parler en anglais**. Quand je suis rentrée en France, le moment où je suis entrée dans l'aéroport, c'était **comme quelqu'un a renversé une carafe d'eau sur ma tête**. *Renverse et renverse, et s'il vous plait n'arrête jamais* ! Je suis dans **un bain de mots et je ne veux pas sortir**. En anglais, je suis **un poisson hors de l'eau. Je suffoque**. (écrit-2, p. 6)

La thématique de l'eau, métaphore de la vie, le « bain de mots » dont elle voudrait « ne pas sortir », est très présente dans ce passage, associée au français, qui, contrairement à l'anglais « bloqué », coulerait comme de l'eau. « Suffoquer », « respirer », l'opposition est clairement posée entre l'anglais et le français, langue en laquelle, par le biais d'une psychothérapie entreprise par DH depuis qu'elle est France, a pu expliciter ce qui était « impossible » à énoncer en anglais :

> Principalement, **j'associe le français avec cette liberté**. Je peux dire ce que je pense et exprime des émotions. C'est seulement en français que je pouvais **casser les tabous et commencer de parler** des événements douloureux de mon passé. C'était très difficile quand même, mais **en anglais, cela aurait été impossible**. (écrit-2, p. 3)

Pour DH, le français devient une langue refuge, sphère de protection mais aussi de réflexivité. C'est aussi une langue que ses parents ne comprennent pas, ce qui permet de les « exclure » :

> Dans une façon, **je parle en français pour les exclure**. Puisqu'ils n'appartiennent pas de cette culture, ils ne peuvent pas créer les règles de sa

Published in : BLONDEAU, Nicole ; POTOLIA, Anthippi (dir.), *Autobiographies langagières. Notions, formes, dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004857, doi : 10.17184/eac.9782813004857

> langue. **Je peux casser les tabous et m'exprimer librement**. C'est beaucoup plus difficile en anglais, mais je trouve les moyens quand même : « **J'ai écrit une lettre à mes parents en blanc**. Comme c'est en **blanc**, c'est **invisible**. Ils ne peuvent jamais le lire. » Peut-être c'est une logique stupide, mais j'en ai besoin pour maintenant. Le fait d'**écrire les mots sans jamais les voir** est assez difficile pour moi. Je ne suis **pas prête de les physiquement voir**. […] Je ressens quand les mots sortent de moi, c'est assez. (écrit-2, p. 8)

« Casser les tabous », en anglais « c'est beaucoup plus difficile », ce que montre la stratégie déployée pour écrire à ses parents, encre blanche sur papier blanc, rendant le message invisible.

À cette « langue de contrôle », le français permet à DH d'opposer une « langue de résistance ». *Résister en français*, elle illustre cette idée dans son écrit en citant un extrait d'un journal intime qu'elle rédige depuis qu'elle est en France, dans lequel le français lui donne une voix pour se rebeller contre l'injonction parentale, ici de terminer son repas :

> Pour moi, « le français est le contraire de l'anglais. » En anglais, je n'ai **pas de contrôle** sur ma vie, je n'ai **pas de voix**, j'ai **peur**, je suis **timide**. Pour moi, l'anglais est la **langue de contrôle** […] tandis que le français est la **langue de résistance**. C'est montré clairement dans cet extrait : « Eat your dinner or you'll get a spanking. You have five minutes ; I'm putting the buzzer on ». Lima beans me font vouloir vomir. (écrit-2, p. 5)

Puis elle commente cet extrait, l'alternance codique qu'elle y pratique :

> « Lima beans me font vouloir vomir » est **la première fois que j'utilise l'anglais hors une citation directe. Ces deux mots arrivent à franchir la barrière des guillemets car je ne sais pas comment dire** le nom de ce légume en français. Une fois avant, je ne savais pas un mot, mais je l'ai entouré avec des guillemets : « jackhammer ». **J'adore les guillemets en français**, ils sont comme **des barres d'une prison**. Les mots en anglais ne peuvent **pas échapper**, ils sont **coincés** dans leur cellule. Systématiquement, si Microsoft Word met des **guillemets anglais** (“ ”), je les efface et je mets des **guillemets français**. Au fond de moi, je me disais que les guillemets en anglais ne sont **pas assez forts**, ils sont **trop petits** pour être une vraie **barrière**. (écrit-2, p. 5, suite)

Maintenir l'anglais entre des « guillemets français », plus « forts » que les “guillemets anglais”, la rassure, garantit des frontières nettes, suffisamment solides pour « coincer » l'anglais, faire « barrière ».

Malgré tout elle remarque que vivre en français, (s')écrire en français, la contraint parfois malgré elle à « mélanger » les langues, ce qui l'inquiète, soucieuse de les maintenir « strictement ségrégées » :

Published in : BLONDEAU, Nicole ; POTOLIA, Anthippi (dir.), *Autobiographies langagières. Notions, formes, dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004857, doi : 10.17184/eac.9782813004857

> Une copine m'a demandé pourquoi ça me gênait tellement [de mélanger les langues] […]. J'ai dit sans penser : *Je ne veux pas* ***salir*** *le français* ». Dans ce premier rencontre des langues (car elles étaient **strictement ségrégées** avant), le mélange était vu comme **une menace** au français. Le français était **tout ce qui est bien**, l'anglais était **tout ce qui était mauvais**. Je ne voulais pas que **mon malheur envahisse mon bonheur**. (écrit-2, p. 4)

Séparer les langues, que « le malheur n'envahisse pas le bonheur », l'idée du mélange évoque pour DH un risque de « salir » le français, une « menace », et puis cette idée évolue : son besoin de mélanger les langues lui indiquerait-il que le français pourrait peut-être ne pas *suffire* à « la contenir », sans penser, analyse-t-elle dans son écrit, que l'anglais pourrait aussi participer à construire ce *contenant* langagier :

> Après un certain temps, mon point de vue a changé : « L'autre jour, j'avais le **sentiment que peut-être le français ne peut pas me contenir**, et que j'aurai besoin d'autres mots. J'étais inquiète, je me suis demandée quelle autre langue je vais apprendre. » Ici, je **reconnaissais le besoin d'autres mots**, mais je n'étais **pas encore prête d'accepter** l'anglais comme la langue que je utiliserais pour m'exprimer. (écrit-2, p. 4)

Finalement, elle comprend qu'à travers ces contacts, ces mélanges entre les langues…, un travail de reliance, de (re-/ré)conciliation est à l'œuvre :

> En fait, cette mixe me donne exactement ce que je veux. **Je ne veux pas nier ou oublier le passé, mais je ne veux pas être contrainte par lui non plus**. Je veux l'intégrer dans ma propre histoire que je suis **libre à créer**. (écrit-2, p. 3)

Le français, langue « refuge », devient ainsi pour DH une sphère de protection mais aussi de réflexivité et d'affirmation de soi, un média sociolangagier par lequel peut se dire ce qui n'est pas dicible en langue première, et finalement aussi, une « passerelle » vers la réappropriation de l'anglais rejeté :

> Maintenant, le français représente pour moi une **refuge**. Il commence de représenter aussi une **passerelle** qui me permet de **retourner vers** l'anglais. (écrit-2, p. 9)

L'appropriation du français, ici en particulier, l'écriture biographique en français, ouvre cette perspective :

> **J'écris pour réapproprier l'anglais**. (écrit-1, p. 2)

Or ce retour, cette réappropriation, ouvre aussi la possibilité d'une « résilience » (Van Hooland, 2002), résilier avec la haine de la langue maternelle, la sienne, celle de sa mère, qui lui apparait maintenant :

Published in : BLONDEAU, Nicole ; POTOLIA, Anthippi (dir.), *Autobiographies langagières. Notions, formes, dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004857, doi : 10.17184/eac.9782813004857

> **Elle m'a dit qu'elle n'aime pas parler sa langue maternelle. Elle déteste sa langue.** C'est fou. J'essaye tellement d'être **différent** qu'elle, et **finalement je fais la même chose** qu'elle : je vais dans un autre pays, je fuis ce qui s'est passé. Je ne fuis plus. J'examine tout. […] Je refuse de devenir ma mère. Je le refuse. (écrit-1, p. 31)

On voit la boucle réflexive à l'œuvre dans cette histoire, une langue par laquelle s'échapper, un refuge puis une passerelle, qui permet un retour, donne à prendre conscience que malgré la non-transmission, le schéma suivi a plutôt été de reproduire, à comprendre et prendre des décisions.

4 Éléments de synthèse

Cette histoire montre un cas d'auto-odi vis-à-vis d'une langue maternelle qui n'est ni minoritaire, ni minorée… mais sous laquelle s'en cache une autre, la langue maternelle de sa mère, le suisse-allemand, que DH reconnait associer à l'idée de « manque d'éducation », et que sa mère rejetait, langue fantôme non transmise mais qui marque la pratique, la compétence *approximative* de sa mère en anglais, et les frontières floues dans sa propre conscience linguistique, l'altérité ainsi introduite dans le rapport construit à l'anglais *langue maternelle*. Le français langue investie comme identitaire devient le corolaire du rejet de l'anglais. Une langue refuge, de protection mais aussi de liberté, de réflexivité et d'affirmation de soi, une langue de résistance. Les contacts entre les langues, d'abord malgré elle et qu'elle tente de contrôler, l'amène à repenser son rapport à l'anglais et à son plurilinguisme.

Le français, à ce sujet, est investi d'une fonction de *langue-fenêtre*, par laquelle s'échapper, se réinventer, assumer une identité inconcevable dans l'autre langue, puis de *langue-tiers*, qui permet de s'extraire d'une dualité linguistique conflictuelle, donne à DH à passer d'une logique de langues opposées à une logique d'hétérogénéité conciliée, de compétence plurilingue.

L'analyse de cette histoire montre la complexité des « nouages intimes aux langues » (Prieur 2006), et l'importance de ne pas penser l'insécurité linguistique *en soi*, mais *en lien*, moteur et/ou conséquente d'autres conflits linguistiques, de ressentis de honte, honte *des fautes de sa mère*, mais aussi de ses propres confusions, de ses sentiments d'illégitimité linguistique et identitaire (Boudreau, 2016), ou encore d'auto-odi, des idéologies linguistiques de la mère que se réapproprie la fille, dans le rapport construit aux langues et surtout *entre les langues*.

L'histoire de DH montre aussi l'importance de concevoir les conflits linguistiques non pas seulement en termes de blocages, d'inhibitions, mais aussi en tant que moteurs de réflexivité, du point de vue de la créativité que suscite l'expérience de rapports conflictuels aux langues.

On voit enfin la manière dont le travail d'écriture biographique en français, langue initialement *étrangère*, vient modifier quelque chose du rapport à l'anglais *langue maternelle*, rééquilibrer les investissements associés aux langues, qui ne sont plus *à opposer* mais plutôt *à concilier* :

Published in : BLONDEAU, Nicole ; POTOLIA, Anthippi (dir.), *Autobiographies langagières. Notions, formes, dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004857, doi : 10.17184/eac.9782813004857

> Le langage représente tellement beaucoup pour moi. **Avant, l'anglais représentait** tout ce qui était **mauvais ; le français représentait tout** ce qui était positif, dans le monde aussi bien que dans moi-même […] L'impact de ce travail en français change ma vie énormément. […] Prendre conscience, reconnaître, et dire ce que j'ai vécu **ne changent pas mon passé**. Cependant, ça **change ma relation avec mon passé**, et me permet de choisir ce que je veux faire au futur : je ne suis pas condamné de répéter les comportements que je haï. (écrit-2, p. 9)

La réflexion de DH produit ici un écho fort avec les propos de Vincent de Gaulejac (1999, p. 20) :

> Produire son histoire de vie « conduit à 'reconstruire', à 'réélaborer' autrement ce qui a été vécu auparavant, donc à le 'vivre' d'une autre façon. C'est en ce sens que l'on peut dire que le présent change le passé. En fait ce n'est pas le passé qui change, mais le rapport qu'un sujet entretient avec son histoire.

L'analyse de l'histoire de DH montre ici le processus de médiation plurilingue qui peut se produire dans l'explicitation autobiographique de rapports conflictuels aux langues, pour relier (re-/ré)concilier des langues « strictement ségrégées » en une compétence plurilingue.

5 Épilogue : retrouver DH 10 ans après, lui soumettre l'analyse

Analyser ces écrits pour reconstruire cette histoire de langues, ainsi qu'expliqué au début de cet article, m'a pris plusieurs années. En 2016, l'aboutissement d'un premier texte me donnait à rechercher DH, sur Internet, avec l'idée de lui restituer l'histoire confiée près de dix ans auparavant. Encore presqu'un an et enfin je la retrouve, la contacte, lui envoie l'analyse, attends plusieurs semaines, mais finalement elle me répond. Voici son commentaire (juillet 2017) :

> J'ai lu votre texte avec intérêt, et je suis d'accord avec votre analyse. De plus, **certaines parties m'ont aidé à mieux comprendre** mon histoire (surtout comment apprendre le français m'a permis de rejouer la problématique d'une langue avec une référence incertaine, et comment mes stratégies de masquage langagière en Suisse étaient une tentative de protéger ma mère et de prendre ses responsabilités sur moi-même). Votre texte a été une opportunité pour moi de réfléchir sur combien mes relations aux langues ont développé au fil des ans. En ce moment, j'ai une relation beaucoup plus apaisée et harmonieuse avec mes langues et avec moi-même. J'y ai beaucoup travaillé… Apprendre **l'italien**, où je n'avais **pas besoin de dire le pronom « je »**, m'a profondément marqué. **Cela m'a permis de communiquer des expériences où je ressentais hors l'humanité et où un « je » n'existait pas pour narrer les choses**.

Published in : BLONDEAU, Nicole ; POTOLIA, Anthippi (dir.), *Autobiographies langagières. Notions, formes, dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004857, doi : 10.17184/eac.9782813004857

L'histoire s'est ainsi poursuivie, avec, notamment, l'appropriation de l'italien, langue dont DH découvre qu'elle permet de parler de *soi* sans utiliser de pronom personnel « je », et cette possibilité de dire *sans le « je »*, lui donne à poursuivre la mise en mots de s'être ressentie « hors l'humanité », de l'expérience vécue mais interdite à dire, et même à penser.

Bibliographie

Boudreau, A. (2016b). *À l'ombre de la langue légitime. L'Acadie dans la francophonie*. Classiques Garnier.

Bretegnier, A. (2012). Rapports aux langues, relations aux langues : une histoire interactionnelle. Dans M. Dreyfus & J.-M. Prieur (dirs.), *Hétérogénéité et variation. Perspectives sociolinguistiques, didactiques et anthropologiques* (p. 196-206). Michel Houdiard Éditeur.

Bretegnier, A. (2016a). *Imaginaires plurilingues en situations de pluralités linguistiques inégalitaires. Vingt ans « au cœur et aux marges » de la sociolinguistique*. [Synthèse d'Habilitation à diriger des recherches non publiée]. Le Mans Université. https://hal.archives-ouvertes.fr/tel-01516389

Bretegnier, A. (2016b). Autour de l'« auto-odi » : quelques figures de la conflictualité relationnelle aux langues ». Dans C. A. Garabato & R. Colonna (dirs.), *Auto-odi. La « haine de soi » en sociolinguistique* (p. 97-118). L'Harmattan.

Bretegnier, A. (2020a). Le mépris en sociolinguistique : exploration qualitative. *Lidil, 61*, n. p. https://journals.openedition.org/lidil/7811

Bretegnier, A. (2020b). « Insécurité linguistique », « conflictualité relationnelle aux langues » : cheminement, propositions, pour une sociolinguistique du sujet social ». Dans V. Feussi & J. Lorilleux (dirs.), *(In)sécurité linguistique en francophonies. Perspectives in(ter)disciplinaires* (p. 33-48). L'Harmattan.

Garabato, C. A., & Colonna, R. (dirs.) (2016). *Auto-odi. La « haine de soi » en sociolinguistique*. L'Harmattan.

Gardy, P., & Lafont, R. (1981). La diglossie comme conflit : l'exemple occitan. *Langages*, *15*(2), 75-91.

Gaulejac (de), V. (1999). *L'histoire en héritage. Roman familial et trajectoire sociale*. Desclée de Brouwer.

Goffman, E. (1967/1974). *Les rites d'interaction*. Éditions de Minuit.

Ninyoles, R. L. (1969). *Conflicte lingüìstic valencià*. Edicions 62.

Prieur, J.-M. (2006). Des écrivains en contact de langues. *Études de linguistique appliquée*, *144*(4), 485-492.

Van Hooland, M. (2002). *La parole émergente : approche psycho-sociolinguistique de la résilience. Parcours théorico-biographique*. L'Harmattan.

Published in : BLONDEAU, Nicole ; POTOLIA, Anthippi (dir.), *Autobiographies langagières. Notions, formes, dispositifs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004857, doi : 10.17184/eac.9782813004857